



Marie-Louise.

devenue sa dame d'honneur ; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait complètement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables.

Elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et franchit précipitamment le marchepied sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir ; les stores une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs, qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins

devant celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'Impératrice.

Quant à Napoléon, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit tout son possible pour s'accoutumer à vivre seul : mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine ; il y serait allé lui-même, s'il l'eût osé.

Deux jours après, le sénat prononça le divorce ; mais, pour la première fois, une minorité imposante protesta dans cette assemblée contre la volonté du maître.

De son côté aussi, l'officialité diocésaine de Paris déclara le mariage nul, parce qu'il n'avait point été contracté, selon le vœu du concile de Trente, en présence du curé ou du vicaire de l'un des époux, assisté de deux témoins.

Le jugement condamnait en outre Napoléon à une amende de 6 francs envers les pauvres ; mais il en fut relevé par l'officialité métropolitaine, qui confirma le jugement hors ce point : l'intervention du souverain pontife ne fut pas réclamée ; mais le pape, de son propre mouvement, et pour maintenir une seconde fois ce principe sacré : « L'homme ne doit point séparer ce que Dieu a uni, » déclara irrégulière la sentence de l'officialité de Paris et la condamna. Cette circonstance est grave et sert à établir que tout nouveau mariage contracté par Napoléon, du vivant de Joséphine, était nul et non avenue aux yeux de Rome.



---

## Marie Louise

Le divorce était consommé. Il n'y avait que quelques jours que Napoléon avait quitté Trianon pour revenir aux Tuileries, lorsqu'il convoqua un conseil extraordinaire, ou furent appelés, indépendamment des ministres et des grands officiers de la couronne, tous ceux des membres de la famille impériale qui se trouvaient à Paris.

L'Empereur exposa de nouveau les graves raisons d'état qui l'avaient déterminé, pour l'affermissement de l'Empire, à chercher dans une autre union l'espérance depuis longtemps perdue de transmettre un trône à sa postérité directe ; puis il fit entendre qu'il était maître de choisir sa nouvelle épouse soit dans la maison d'Autriche, soit dans celle de Russie, soit enfin dans les cours souveraines de l'Allemagne.

Tous ceux qui faisaient partie de ce conseil, probablement instruits de la secrète détermination de l'Empereur, donnèrent leur assentiment au choix d'une princesse autrichienne. Le prince Eugène, entre autres, fut de cet avis, alléguant pour motif principal la religion catholique dans laquelle l'archiduchesse était née ; mais Murat se prononça pour une princesse russe, en motivant son opinion sur l'avantage que présentait une alliance avec le souverain le plus puissant de l'Europe, et combattit énergiquement celle de l'Autriche, par tous les souvenirs de l'histoire et les leçons d'une triste expérience.

— Sire, vous le savez, ajouta-t-il, une alliance de famille avec l'Autriche a toujours été fatale à la France ; vous serez obligé de supporter toutes les fautes de ce gouvernement.

— Bah ! Bah ! répliqua Napoléon, est-ce que les souverains ont des parents, lorsqu'il s'agit des intérêts de leurs peuples ?

— Je parie, reprit Murat, que si jamais nous avons besoin de l'Autriche comme alliée, nous ne trouverons en elle ni ressources, ni fidélité.

— Prévention que tout cela ! fit l'empereur avec un mouvement d'épaules.

— Soit ; mais au moins Votre Majesté sera-t-elle forcée d'avouer qu'une alliance avec la Russie ne présente aucun des dangers que j'ai signalés.

Ces observations, toutes sensées qu'elles étaient (et toutes justes qu'elles furent par la suite), ne purent rien contre une résolution bien arrêtée. L'empereur d'Autriche avait offert à Napoléon sa fille, son *enfant chéri*, selon son expression, et Napoléon se regardait déjà comme l'époux de l'archiduchesse.

En conséquence, le soir même de la tenue du conseil, l'arrangement définitif du mariage fut conclu par le prince Eugène avec le prince de Schwartzemberg ; ainsi le fils de Joséphine dut encore signer l'acte politique qui déshéritait sa mère.

Le prince de Wagram se rendit immédiatement à Vienne pour épouser Marie-Louise, au nom et par procuration spéciale de l'Empereur son maître. Toutes les dispositions ayant été prises et arrêtées d'avance, l'exécution en fut menée si vite, que le soir même de l'arrivée du prince de Neuchâtel à Vienne le contrat de mariage de Napoléon et de l'archiduchesse fut dressé et signé ; quelques jours après, ces actes furent publiés à Paris, dans le *Moniteur*.

Déjà Napoléon avait fait partir sa sœur Caroline (madame Murat) pour aller jusqu'à Braunau recevoir Marie-Louise des mains des autorités autrichiennes, et lui présenter en même temps les personnes qui devaient former la nouvelle maison qu'il venait de créer pour elle. L'Empereur avait lui-même dicté le programme du cérémonial ; et ce programme fut ponctuellement suivi par tout le monde, excepté par lui.

Napoléon n'avait encore que quarante ans : Marie-Louise entra à peine dans sa dix-neuvième année. Elle était blonde, d'une taille élevée ; et, sans être jolie, se présentait parée des grâces qui accompagnent ordinairement la jeunesse.

L'Empereur fut dès ce moment, avec tout le monde, plus affable encore que de coutume ; il redoubla de soins pour sa personne ; nous croyons même qu'il devint coquet, car il chargea ses valets de chambre de renouveler entièrement sa garde-robe, de lui faire faire ses habits plus justes et d'une coupe moins *rococo*, pour nous servir de l'expression consacrée, de lui choisir du linge plus fin, et enfin de lui commander un chapeau neuf !...

Depuis huit jours il posait devant Isabey, et ne se plaignait pas trop de la longueur des séances. Son portrait achevé, il l'envoya à Marie-Louise, qui lui donna le sien en échange.

Marie-Louise ne voyageait qu'à petites journées ; une fête l'attendait dans chaque ville qui se trouvait sur son passage. Tous les jours Napoléon lui écrivait une lettre de sa main, elle lui était portée par un de ses pages, qui allait à franc étrier et lui rapportait la réponse de l'Impératrice.

A Strasbourg, elle se reposa deux jours. Après avoir passé par Châlons, elle déjeuna à Sillery, chez le comte de Valence, traversa Reims et arriva au dernier relais qui devait la conduire à Soissons, où elle devait passer la nuit, et suivre ainsi toutes les conditions prescrites par le programme.

L'entrevue ne devait avoir lieu que le lendemain à Compiègne ; mais l'impatience de Napoléon dérangerait tout le protocole. Un peu en avant de Soissons, l'Impératrice fut pour ainsi dire, enlevée d'autorité, et menée d'une seule traite jusqu'à Compiègne, voici comment :

Napoléon, apprenant par les estafettes échelonnées sur la route que Marie-Louise n'était plus qu'à dix lieues de Soissons, veut surprendre sa fiancée et se présenter à elle sans se faire annoncer, riant d'avance, comme un enfant, de l'effet que cette première entrevue va produire. Il soigne sa toilette avec plus de recherche que de coutume, et, par une coquetterie de gloire, recouvre le tout de la petite redingote grise qu'il portait à Wagram ; puis, accompagné seulement de Murat, il s'échappe furtivement par une porte du parc et monte dans une calèche sans armoiries, qui est conduite par des gens sans livrée.

Cette espèce d'escapade a pour but, non-seulement de satisfaire le sentiment de curiosité auquel il n'a pas la force de résister, mais

encore de simplifier l'article relatif au cérémonial du lendemain, qui disait :

« Lorsque Leurs Majestés se rencontreront dans la tente du milieu (où elles devaient entrer en même temps par le côté opposé), l'Impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux, l'Empereur la relèvera, l'embrassera, et Leurs Majestés iront s'asseoir en face l'une de l'autre sur les trônes disposés à cet effet ».

Quelle que soit la déférence qu'un mari puisse exiger de sa femme, il eût été par trop dur pour la fille des Césars, de satisfaire à cet article peu galant du cérémonial. La brusque entrevue de Napoléon et de Marie-Louise rendit inutile cette exigence de pure étiquette.

Napoléon avait déjà dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les premiers courriers de l'Impératrice s'occupaient de faire préparer les relais. Jugeant inutile d'aller plus loin, il descend de sa calèche, la fait ranger de côté, et, comme en ce moment la pluie tombait par torrents, il alla s'abriter sous le porche de l'église, située hors du village, à moitié d'une petite côte qui domine toute la route.

Il y avait un quart d'heure qu'il se tenait ainsi à l'écart avec le roi de Naples, lorsqu'il aperçoit la première voiture du cortège ; sur-le-champ il rebrousse chemin, et, au moment où l'on s'apprête à changer de chevaux, il se précipite seul vers la berline dans laquelle est l'Impératrice.

L'écuyer de service, M. de Saluces, qui le reconnaît, mais qui n'est pas dans le secret de *l'incognito*, s'empresse de mettre pied à terre, de dérouler le marchepied et d'annoncer : *l'Empereur* ! Mais Napoléon ne lui en laisse pas le temps ; il escalade la voiture, se jette au cou de Marie-Louise et l'embrasse à plusieurs reprises. Celle-ci, nullement préparée à cette brusque visite, demeure tout interdite ; elle se débat et pousse des cris ; la reine de Naples, qui est avec elle, la rassure en lui répétant :

— Mais, Madame, c'est l'Empereur !

Marie-Louise veut alors se mettre aux genoux de Napoléon, qui devine son intention et s'oppose par de nouveaux embrassements à cette marque de respect, à laquelle il tient fort peu ; enfin il donne l'ordre de pousser en toute hâte et directement vers Compiègne.

Onze heures sonnaient à l'antique horloge du château lorsque la voiture de Leurs Majestés entraît au grand galop dans la cour d'honneur. Ce soir-là il n'y eut pas cercle ; chacun se retira immédiatement après que l'Impératrice fut entrée dans ses appartements.

Le lendemain, Leurs Majestés partirent pour Saint-Cloud, où un nombre prodigieux de personnes de toute condition attendaient les nouveaux époux.

La cérémonie du mariage civil eut lieu le surlendemain dans la grande galerie du château.

A cet effet, on avait dressé une estrade à l'extrémité de cette galerie, et l'on y avait préparé une table couverte d'un riche tapis, avec deux fauteuils magnifiques pour Napoléon et Marie-Louise ; des chaises et des tabourets en forme d'X étaient destinés seulement aux princes et aux princesses de la famille.

L'archi-chancelier Cambacérès était assis devant une table sur laquelle était un énorme registre, relié en maroquin vert, doré sur tranche ; M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, placé à côté de lui, devait remplir les fonctions de l'état civil.

Napoléon s'étant assis, invita, par un geste de main, l'Impératrice et tous ceux qui avaient droit à une chaise ou à un tabouret à faire de même ; puis, ayant aspiré une prise de tabac, il fit un signe au grand-maître des cérémonies, qui fit approcher de l'estrade tous ceux qui formaient le cercle. Alors l'archichancelier se leva, et, saluant l'Empereur :

— Sire, lui demanda-t-il, Votre Majesté a-t-elle l'intention de prendre pour légitime épouse S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, ici présente ?

— *Certainement, Monsieur*, répondit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Madame, continua Cambacérès en s'adressant à l'Impératrice, est-ce la libre volonté de V. A. I. de prendre pour son légitime époux, l'Empereur Napoléon, ici présent ?

— *Oui, Monsieur*, répondit-elle en baissant les yeux.

— Au nom de la loi et des constitutions de l'Empire, continua Cambacérès, S. M. l'empereur Napoléon et S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche sont unis en mariage.

Un cri général de *vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !* éclata dans

toute la galerie. Aussitôt M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély présenta l'acte à signer à Napoléon, qui, se pressant trop de prendre l'encre avec la plume qu'il avait pour ainsi dire arrachée des mains de Cambacérès, fit un gros *pâté* sur le papier au moment d'y opposer son nom, circonstance qui fit sourire quelques-uns des assistants ; d'autres la regardèrent comme d'un fâcheux augure.

Marie-Louise signa d'une main qui paraissait mal assurée : puis vint le tour des membres de la famille impériale et des nombreux témoins ; l'oncle de l'Impératrice, le grand duc de Wurtzbourg, signa le dernier. Le même jour, à sept heures, il y eut au palais grand dîner de famille ; et, contre son ordinaire, Napoléon but du vin de Champagne au dessert.

A huit heures, on passa dans les grands appartements, où cette fois il y eut cercle ; il était peu nombreux, mais très brillant. On chanta différentes scènes Italiennes ; Crescentini répéta entre autres celle du tombeau de *Roméo et Juliette* : c'était l'Empereur qui l'avait demandée ; on trouva qu'il avait fait là un singulier choix pour un jour de noces. Les valets de chambre jetèrent exprès des cartes sur les tables de jeu, mais ce ne fut que pour la forme, car Leurs Majestés se retirèrent à dix heures et demie. Beaucoup de personnes imitèrent leur exemple, et à onze heures il n'y avait plus une seule bougie d'allumée dans le château.

Le lendemain vit une cérémonie d'une imposante magnificence. Dès le petit jour, toutes les personnes du palais qui devaient y prendre une part plus ou moins active étaient debout et habillées. Vers neuf heures du matin il pleuvait à verse : mais au moment où le canon des Invalides annonça le départ de Saint-Cloud de Leurs Majestés, soudain, et comme par l'effet magique d'un coup de baguette, les nuées se dissipèrent, et le soleil brilla de manière à faire penser qu'il ne se croyait pas moins obligé que les autres par le programme de M. de Ségur.

Napoléon et Marie-Louise partirent du palais dans la même voiture, attelée de huit chevaux blancs. Quarante voitures à glace et à fond d'or, les vingt premières à six chevaux les vingt autres à quatre seulement, mais toutes magnifiquement attelées, précédaient le cortège.

Elles étaient remplies de rois, de reines, de princes, de princesses, de grands dignitaires, de grands diplomates, etc. Toute la garde



impériale à cheval, dans une tenue magnifique, ouvrait la marche ; la maison militaire de l'Empereur, son état-major, ses aides-de-camp, ses écuyers, ses pages, étaient groupés autour de sa voiture ; ce cortège terminé par un détachement de tous les régiments de l'armée, défila dans le plus grand ordre et toujours au pas depuis Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, en traversant le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, déboucha sur la place Louis XV, et passa sous un arc de triomphe que l'on avait construit sur la grille même de l'entrée du jardin des Tuileries.

Depuis le château de Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, les deux côtés de la route étaient encombrés par une foule innombrable de spectateurs. Le long des Champs-Élysées, on avait établi, de distance en distance, des orchestres qui exécutaient des fanfares.

Lorsque tout le monde fut arrivé au palais, le cortège se forma en ordre dans la *galerie de Diane*, et gagna par la grande galerie du Musée, dans laquelle il pénétra par la porte qui est à son extrémité, du côté du *pavillon de Flore*.

Là s'offrait aux regards un spectacle plus éblouissant encore : les deux côtés de cette voûte immense étaient garnis d'un bout à l'autre d'un triple rang de femmes appartenant à la haute bourgeoisie de la capitale.

Le vaste salon carré qui est à l'autre extrémité avait été distribué en chapelle : on avait établi dans tout son pourtour un double

rang de tribunes magnifiquement décorées. Aussitôt que Leurs Majestés furent arrivées, la cérémonie religieuse commença.

La messe fut célébrée par le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur, aidé dans ses fonctions épiscopales par tous les musiciens et les chœurs de l'Opéra.

Le ministre des cultes avait convoqué à la cérémonie tout le haut clergé, tant français qu'italien. Presque tous ces ecclésiastiques y assistèrent en habits sacerdotaux : il n'y manqua que les cardinaux. Arrivé à l'autel, Napoléon s'en aperçut au vide des sièges qu'on leur avait préparés. Il fit un mouvement qui indiquait assez tout son déplaisir.

Le lendemain sa foudre tomba sur ceux des princes de l'Église qui avaient refusé d'assister la messe considérant que le pape, prisonnier à Savonne, n'avait point approuvé le divorce et que c'était leur devoir de s'abstenir de consacrer par leur présence le mariage du persécuteur de l'Église.

Napoléon leur fit défendre de porter désormais le costume rouge, et dès ce moment ils furent désignés sous le nom de *cardinaux noirs*, en raison de la couleur de leur soutane de pénitence.

Le soir de ce même jour eurent lieu dans Paris des illuminations que la magnificence ne saurait égaler. Chaque maison particulière rivalisait de lumières avec les édifices publics.

La Seine même était chargée de petits batelets ornés de verres de couleur et remplis de musiciens. Nul accident ne troubla cette admirable soirée. Une seule voiture non armoriée circula lentement ce soir-là au milieu des six cent mille personnes qui piétinaient sur les quais, dans les rues et sur les places qui avoisinent les Tuileries. Cette voiture portait deux augustes époux, en costume bourgeois ; aucune suite ne les accompagnait.

L'Empire tout entier prit part à cette grande solennité. Chaque ville, chaque bourgade eut sa fête. Pendant plus d'un mois les grands corps de l'État se donnèrent des bals et de splendides banquets, et chaque jour, au palais, les officiers de la maison firent couler des flots de vin de Champagne à la santé de Leurs Majestés.

Ces acclamations étaient si bruyantes et répétées si souvent, que Napoléon fut enfin obligé de mettre un terme à la manifestation d'un enthousiasme *infiniment trop prolongé*, disait-il en souriant. Il donna



donc aux contrôleurs du palais l'ordre de pousser un peu moins à l'ivresse générale, parce que, ajouta-t-il encore gaiment, ces messieurs me brisent la tête avec les meilleures intentions du monde.

Au milieu de ces transports universels et de ces réjouissances splendides, l'ambassadeur d'Autriche devait avoir son jour pour étaler sa joie officielle et son faste diplomatique.

Il choisit le 1<sup>r</sup> Juillet, et la fête fut marquée par un sinistre événement. Le feu prit à la salle du bal ; la femme du ministre autrichien et plusieurs autres personnes périrent dans l'incendie.

Napoléon ne laissa pas une main étrangère le soin et l'honneur de sauver son épouse ; il la saisit vivement et l'emporta lui-même hors des pièces embrasées.

On se rappela alors que les fêtes pour le mariage de Louis XVI

et de Marie-Antoinette avaient été troublées aussi par de graves accidents.

Un an après, le 20 mars 1811, le soleil se levait radieux comme s'il eût voulu éclairer de ses rayons d'or une journée non moins solennelle que celle du 2 avril de l'année précédente. A peine les grilles du jardin des Tuileries étaient-elles ouvertes, que cent mille personnes encombraient la terrasse et les parterres qui faisaient face au palais.

Tous parlaient bas et marchaient doucement, comme dans la chambre du malade qu'on craint d'éveiller. Marie-Louise allait être mère. « Sera-ce un garçon ou une fille ? » telle était la question qui préoccupait tous les esprits. On savait que le bronze des Invalides devait annoncer la délivrance de l'Impératrice : 100 coups de canon devaient être tirés pour un héritier du trône, et 20 seulement pour une fille.

En attendant, chacun devisait à sa manière sur le grand événement qui se préparait ; quelques-uns mêmes comptaient tellement sur la destinée de l'Empereur, qu'à l'exemple de leurs voisins d'outre-mer ils offraient de parier deux contre un que Marie-Louise accoucherait d'un garçon.

Au milieu du bourdonnement de la foule impatiente, l'horloge du palais vint à sonner. Aussitôt un coup de canon, que les échos du jardin répercutèrent, se fit entendre dans la direction des Invalides.

Chacun se tut et resta immobile à la place où il se trouvait. Cent mille personnes écoutèrent ; on n'entendit plus que ces mots, prononcés à intervalles égaux par toutes les bouches à la fois : *Deux ! trois ! quatre !*

Après le vingtième, on eût dit que la mort avait passé sur toute cette multitude. Le vingt-unième coup retentit enfin : une immense acclamation y répondit... C'étaient cent mille voix qui criaient à la fois ! *Vive l'Empereur !*

Ce fut un beau jour pour les Parisiens. On s'embrassait, on se félicitait se serrait la main, comme si un enfant était né à tous, car cet enfant fixait les incertitudes de l'avenir. On n'entrevoyait plus de guerres, parce qu'on espérait que la paternité calmerait chez Napoléon son amour des conquêtes, en reportant sur le roi de Rome toutes les ambitions de son âme.



Dans la soirée du 19 mars, les grands-officiers civils et militaires de la maison impériale avaient été convoqués, ou pour mieux dire, *consignés* au palais.

Tous passèrent la nuit dans le grand salon qui précédait la chambre à coucher de l'Impératrice, d'où parfois les plaintes qu'elle laissait échapper parvenaient jusqu'à eux. Dans cette circonstance importante, Napoléon ne quitta pas sa femme, et chercha par de gais propos à lui faire oublier ses souffrances.

Au moment où la nouvelle de l'heureuse délivrance de l'Impératrice fut annoncée à la foule, on vit s'élever dans les airs une nacelle dans laquelle était madame Blanchard, la célèbre aéronaute, chargée de semer par milliers dans les campagnes, un bulletin annonçant le grand événement, en même temps que des courriers étaient expédiés à toutes les cours de l'Europe.

Les grands corps de l'Etat et des députations de tous les régiments de l'armée vinrent successivement féliciter Napoléon et déposer aux pieds de l'enfant royal le tribut ordinaire de leurs hommages et de leur fidélité ; et, pendant quelques jours, ce ne fut dans la capitale que réjouissances et illuminations.

Au milieu de la joie tumultueuse de la cour et de la ville, personne, au palais, n'avait songé à instruire Joséphine, retirée au châ-

teau de Navarre, de ce qui venait d'avoir lieu. Elle ne l'apprit que par les journaux et par les manifestations de la joie publique, qu'elle partagea sincèrement.

Cependant, blessée d'un tel oubli, dans un premier moment de dépit qu'il eût été plus digne d'elle d'étouffer, elle écrivit de sa main à Napoléon une lettre de *félicitations* que nous transcrivons textuellement, parce que le cœur de la femme, de l'épouse et de l'impératrice délaissée s'y dévoile tout entier.

« Sire, lui disait-elle, au milieu des nombreuses félicitations qui  
 « vous parviennent de tous les points de l'Europe, la faible voix  
 « d'une femme, bien à plaindre, quoique heureuse, pourra-t-elle arri-  
 « ver jusqu'à vous? Votre Majesté daignera-t-elle écouter cette fois  
 « encore celle qui, souvent consola ses chagrins et adoucit les pei-  
 « nes de son cœur? N'étant plus votre épouse, puis-je vous félici-  
 « ter d'être père? Oui, sans doute, Sire, car mon âme rend justice  
 « à la vôtre autant que vous connaissez la mienne; et quoique sé-  
 « parés, nous n'en sommes pas moins unis par cette sympathie qui  
 « résiste à tous les événements.

« Il m'eut été bien doux d'apprendre la naissance du roi de  
 « Rome par vous, Sire, et non par le bruit du canon de la ville  
 « d'Evreux; mais je sais qu'avant tout Votre Majesté se devait aux  
 « grands corps de l'Etat, à sa famille, et surtout à l'heureuse prin-  
 « cesse qui vient de réaliser ses plus chères espérances: elle ne  
 « peut vous être plus tendrement dévouée que moi; mais elle a pu  
 « davantage pour votre bonheur, en assurant celui de la France. El-  
 « le a donc droit à vos premiers sentiments, et ce ne sera qu'après  
 « avoir veillé vous même près de son lit, après avoir embrassé vo-  
 « tre fils, que vous prendrez la plume pour causer un peu avec  
 « votre meilleure amie: j'attendrai, Sire.

« Eugène et Hortense, mes enfants, m'écriront pour me faire  
 « part de leur joie; mais c'est de vous, Sire, que je veux savoir si  
 « votre enfant est fort, s'il vous ressemble, s'il me sera permis un  
 « jour de l'embrasser; et enfin c'est une confiance entière que j'at-  
 « tends de Votre Majesté, et sur laquelle je crois avoir le droit de  
 « compter, en raison de l'attachement sans bornes que je lui con-  
 « serve et lui conserverai tant que je vivrai.

« JOSÉPHINE. »

Napoléon lui répondit sur-le-champ. Un de ses pages partit à franc étrier pour Navarre, et remit à Joséphine la lettre de l'Empereur, conçue en termes dont la simplicité et le laconisme sont remarquables. La voici :

« Ma bonne amie, je reçois ta lettre, je te remercie. Mon fils est « gros et bien portant. J'espère qu'il viendra à bien. Il a ma poitrine, ma « bouche et mes yeux. Tu le verras. Je suis toujours très-content d'Eugène. « Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

« Aux Tuileries, 22 mars 1811.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, dans l'après midi, une troupe nombreuse composée des charbonniers et des forts de la halle de Paris, arriva dans la cour des Tuileries, bouquets en main, musique en tête, en poussant des vivats et des cris de joie. L'Empereur se mit à la fenêtre et les acclamations redoublèrent.

Une députation de ces braves gens fut admise dans la *galerie de Diane*. Napoléon la reçut et accueillit le compliment que le chef de la troupe lui débita au nom de leurs corporations. La visite achevée, comme Napoléon allait passer dans un autre salon :

— A propos, monsieur le comte d'Arberg, dit-il en souriant au chambellan de service qui avait introduit cette députation, j'espère que vous ferez rafraîchir tous ces gaillards-là ? Lorsqu'on fait crier les gens de façon à les enrouer, c'est bien le moins qu'on les désaltère !

— Sire, répondit M. de Talleyrand, M. d'Arberg aurait fort à faire, car ces messieurs sont nombreux.

— Sire, ajouta le chambellan en s'inclinant, je puis affirmer à Votre Majesté que je n'ai pas eu besoin de stimuler leur enthousiasme : c'est de bonne volonté et de grand cœur qu'ils ont manifesté leur amour pour Votre Majesté.

— Alors raison de plus, répliqua Napoléon ; c'est du vin de Champagne qu'il faut leur donner pour boire à la santé de mon fils, à celle de ma femme et de la France.

— Sire, ces honnêtes gens vent vider les caves du palais, objecta M. de Talleyrand.

— Tant mieux ! reprit Napoléon, cela fera aller le commerce, et

les marchands de vin de Champagne feront des vœux pour que l'Impératrice me donne beaucoup d'enfants.

Les intentions de l'Empereur furent parfaitement exécutées. Les charbonniers et les forts de la halle, auxquels s'étaient joint quelques surveillants du jardin et la plupart des hommes de peine du château, vidèrent plus de trois cents bouteilles de champagne dans la galerie à jour du rez-de-chaussée qui a vue sur le jardin, où, par les soins d'un préfet du palais, des tables avaient été dressées comme par enchantement.

En entendant de son cabinet les toasts bruyants portés au nouveau né, Napoléon souriait de bonheur et se frottait les mains.

— Cela va bien ! répétait-il gaiement.

A cette joie du peuple, des courtisans et du maître, les poètes prirent bientôt leur part. Millevoye, Michaud, le jeune Casimir Delavigne, Piis, Désaugiers, etc., ornèrent la couronne du roi de Rome de beaucoup de fleurs de rhétorique. Triste fatalité !

En rappelant ces concerts de louanges, ces félicitations empressées et ces joies officielles, on se sent pris de compassion pour le grand homme qui, dans ses illusions de père et de monarque, annonce à tous les félicités de l'avenir. Au Sénat, il dit : « Les grandes destinées de mon fils s'accompliront ; » au conseil d'état : « Mon fils vivra pour faire le bonheur et la gloire de la France. Vos enfants se dévoueront pour son bonheur et sa gloire ; » au Corps-Législatif : « Mon fils répondra à l'attente de la France ; il aura pour vos enfants les sentiments que je vous porte. » Mais ensuite, par un singulier pressentiment que rien n'explique en cette occasion, il ajoute, en parlant au même corps : « Les Français n'oublieront jamais que leur bonheur et leur gloire sont attachés à la prospérité de ce trône que j'ai élevé, consolidé et agrandi avec eux et pour eux : je désire que ceci soit entendu de tous les Français. » Etranges paroles quand la fortune lui assurait les hommages de tous ! Bien vaines, lorsque le malheur viendra mettre les fidélités à l'épreuve !

Cinq mois plus tard, le 15 août, cent-un coups de canon tirés par les Invalides annonçaient la fête de l'Empereur. Dans l'intérieur du jardin des Tuileries, près de la grille du pavillon de Flore, un soldat allait et venait l'arme au bras, selon sa consigne, lorsqu'un spectacle tout nouveau captiva son attention.

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS